

QUELQUES JARRES ESTAMPILLÉES DES FABRIQUES DE FRÉJUS (XVI^e – XVII^e SIÈCLES)

par Daniel BRENTCHALOFF

L'histoire économique, et plus particulièrement celle des productions artisanales qui eurent jadis un statut équivalent à celui des provisions de première nécessité, est encore mal argumentée, faute d'observations pertinentes accordées aux rares documents matériels qui ont subsisté.

En l'absence de preuves archéologiques, on a pu soupçonner mais non démontrer l'existence de fabriques de jarres à Fréjus. Il n'y avait d'ailleurs pas d'olivaies à l'horizon de cette ville. Dans les sources manuscrites post-médiévales, on ne trouve qu'une fois le mot *jarron* (en 1637) mais pas de "jarrier", tandis que sont fréquemment cités les fabricants de "terrailles", scudeliers ou potiers à terre qui ont pignon sur rue. Ces dénominations sont cependant assez vagues pour ne pas recouvrir des productions diversifiées : vaisselle de table et de cuisine mais aussi toutes sortes de récipients pour le transport et la réserve des denrées, et encore tuiles, mallons (carreaux ou tomettes), et autres matériaux...

Jusqu'au début des années 1980, il était courant de désigner indistinctement toutes les jarres provençales comme "jarres de Biot", ce qui n'était pas tout à fait faux, à quelques exceptions près, pour les deux derniers siècles. Pour les trois précédents, quelques autres centres de production de moindre importance ont été reconnus par divers chercheurs à Moustiers (MESTRE BERNART BESSON OLLIER DE M+), et La Palud (I.C. 1602). François CARRAZÉ, dans l'article qui rend compte de ses prospections¹, en signale aussi dans le centre Var et l'ouest varois, en activité au XVII^e siècle. Pour la fin du XVI^e ou le début du XVII^e siècle, Edmond MARI a découvert l'unique estampille portant explicitement le nom d'une fabrique de Fréjus (MESTRE IEHAN OLLIER DE FRIVS) et il pense à juste titre qu'une série de timbres monogrammatiques en écusson accosté des lettres D F se rapportent à Fréjus, à l'instar du M de Moustiers.

Les archives que j'ai consultées à la fin des années 1970 pour établir des listes de potiers fréjusiens en activité aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles sont muettes sur les fabriques de jarres qui ne sont pas distinguées de la "terraile" ordinaire façonnée dans les mêmes ateliers par les potiers à terre². Ne sont donc utiles,

¹ Voir l'article précédent dans ce Bulletin, pages 31 à 44.

² Cette recherche est restée inédite, à part un résumé succinct annexé à un article publié dans *Archéologia*, n° 217, octobre 1986, p. 7 : Daniel BRENTCHALOFF, *Les potiers de Fréjus, trois siècles d'activité florissante*. Mes listes et mes notes ont été largement utilisées par E. MARI pour son ouvrage sur les *Jarres en Provence*.

pour cette recherche spécifique, que les rares témoins céramiques découverts intra-muros au début des années 1980 sur trois sites bien localisés, l'un dans le quartier du Bourguet, les deux autres dans le quartier Saint-François.

A – 1980. Fouilles de Michel FIXOT dans le jardin de l'ancien hôpital, aujourd'hui jardin Jean XXII, derrière le palais de Justice. À l'intérieur de l'enceinte médiévale, il ne s'agit pas d'un site de production mais de consommation (peut-être une boutique ou une remise, ou simple habitation), proche des ateliers installés *foro villo*, près des portes Saint-Joseph et de Raynaude. On note cependant la présence de pernettes modelées (dont une estampillée **Af**) et de creusets pour la préparation des vernis, trouvailles inexplicables en l'absence de fours sur place.

Le site a procuré trois fragments d'estampilles sur jarres :

- **HO]NORA[T** --- (N à l'envers) en bordure du sceau circulaire.
- **BAPTISTO[---** autour d'un symbole ou sigle cursif nébuleux.
- **T** dans un écusson à cornes surmonté d'un **P**, **b** cursif à droite, incomplet à gauche, deux traits sinueux sous le b (planche II, 8). Le sceau est entouré de cordons à dépressions digitées ; il peut s'agir d'un bugadier et non d'une jarre.

Les deux premières marques, déjà présentées par Georges VINDRY (fig. 3 de sa publication), peuvent être attribuées sans risque d'erreur à Honorat et Baptisto PEN(N)O (annexe 1). Honorat, fils de Jehan, est désigné comme "figulier" en 1568. Les fours de la famille PENNO sont situés dans la traverse Saint-François, sans doute depuis le début du XVI^e siècle (Pierre et Jehan sont potiers en 1524) ; Raymondi fait exception, noté « *foro portal de Raynaudo* » en 1532. La marque d'Honorat est antérieure à 1568, son four étant passé à cette date à ses héritiers (annexe 2).

La troisième estampille du site a été retrouvée entière en d'autres lieux par MARI et CARRAZÉ, avec quelques variantes dans le dessin. La lettre qui manque à gauche est un **M**, et sous l'écu les lettres cursives **d** et **f**. De même style et avec les mêmes lettres **D F** ou **d F** de part et d'autre de l'écu ou au registre inférieur, d'autres sceaux portent les initiales **M V** accostant le blason et **V A** ou **A V** enlacés à l'intérieur. Ces différentes griffes ont en commun les lettres séparées **D F** que MARI explique comme l'appellation d'origine **DE FREJUS**. Les autres initiales **M/M V** et **P/M B** ne correspondent à aucun des noms de potiers exerçant à Fréjus au XVI^e et au XVII^e siècles. Les lettres inscrites dans l'écu restent aussi énigmatiques. J. A. DURBEC attribue à Biot la marque de fabrique **M/M V/d F**, et même si l'on conçoit mal qu'une jarre de Biot soit importée à Fréjus, ville concurrente pour cet article, ce n'est pas exclu. Seule, l'analyse chimique des pâtes (plusieurs échantillons) permettrait de trancher en faveur de l'un ou l'autre centre. Le style du blason et le dessin des lettres sont

bien dans la manière du XVI^e siècle. A cette époque, Biot et Fréjus sont en pleine activité potière.

B – 1982. Intervention de sauvetage de Daniel BRENTCHALOFF, rue Pie Bertagna, sur le chantier de dégagement des abords (face nord) de l'église Saint-François. L'enlèvement d'un remblai de 3 m de hauteur, appuyé sur le mur de l'église pour soutenir une masure du XIX^e siècle (elle ne figure pas sur le plan de 1817) a mis en évidence au niveau supérieur une épaisse couche de matériaux et argiles cuites, terres rapportées d'un (ou plusieurs) four(s) du voisinage. Il ne s'agit pas d'un atelier mais de débris déplacés. Toutes sortes de poteries cassées, ratés de cuisson, briques soudées, et plusieurs pernettes modelées ont été extraites de cette couche, ainsi que trois monnaies de cuivre : deux pernettes entières portent la marque en relief N (à l'envers) surmonté d'une croix ; une autre, les lettres A T ou T A liées (planche I). Les trois monnaies sont des doubles tournois de Louis XIII dont deux ont une date lisible, 1623 et 1641. Les marques sur pernettes ne correspondent à aucun nom de potier connu dans nos sources. Les monnaies indiquent un abandon ou la destruction de l'atelier vers le milieu du XVII^e siècle.

Moins de la moitié de ce riche gisement a pu être exploité, après transport sur un terrain libre. Je n'ai relevé que deux estampilles de jarres fragmentaires (planche II, 6 et 7) :

- Le sigle I H S (S retourné), surmonté d'une croix au-dessus du H entre deux étoiles à huit rayons (couronnes d'épines ?), trois lances sous la barre du H, le tout dans un cercle dentelé.
- Fleur de lys simple, sans autre marque.

La première estampille appartient sans doute à l'une des nombreuses communautés religieuses présentes à Fréjus ou dans le diocèse au début du XVII^e siècle. La liste en serait trop longue, mais citons tout de même pour Fréjus, les Observantins (ou Cordeliers, depuis 1571), les Dominicains (1634), les Jésuites (1637), les Dominicaines (1631-1633-1659), les Bernardines (1647).

La seconde est allusive au privilège comtal ou royal, mais sans autre pièce d'accompagnement (comme le lambel du comté), on ne saurait y voir un blason. Ce n'est pas non plus une marque de fabrique. La ville de Fréjus porte trois fleurs de lys au chef de son blason, par privilège royal (*regum concessione*).

C – 1984. Intervention de sauvetage de Daniel BRENTCHALOFF, au 126 de la rue Saint-François (= 159 de la rue des Potiers) dans la maison en transformation de M. Marius BAUDE (cadastre BD n° 90). À 2, 40 m en sous-sol, on découvre un four détruit au niveau de la sole, en partie sous l'immeuble voisin. De plan rectangulaire, il mesure plus de 3 m de large et plus de 4 m de long. Les débris de la dernière fournée ont été trouvés mélangés à d'autres sur près d'un mètre d'épaisseur, à proximité, dans une cave. Outre les pièces de

vaisselle de toutes sortes, le gisement a procuré de nombreuses pernettes modelées (certaines avec estampille) et trois monnaies : quatre pernettes portent une marque en relief bien lisible, aux lettres enlacées rétrogrades **HoN(o)RATP** (planche I), soit HONORAT P(enno), déjà cité comme figulier en 1568. À cette époque, son four est situé traverse Saint-François. Les monnaies sont des doubles tournois, l'un de Henri IV (1589-1610), un autre de Louis XIII, daté de 1632, le troisième de Louis XIV, daté de 1645. Le four, comme le précédent dans le même quartier, est abandonné vers le milieu du XVII^e siècle.

Du dépotoir ont été extraits de nombreux fragments de petites jarres. Les plus gros morceaux ont une courbure prononcée, proche du demi-cercle, au-dessus d'un petit fond plat, autrement dit, ce sont des jarrettes de forme ronde tronquée, dont la hauteur est estimée autour de 70 cm. Le vernis interne est presque toujours jaune, parfois piqueté de marron. À la cassure, la pâte très dure et de faible épaisseur (15-18 mm) montre des teintes variant du beige au rouge brique en passant par l'ocre-jaune ou brun et l'orange vif. La couleur de l'argile cuite ne peut servir de critère de différenciation pour nos jarres.

Cinq "médailles" différentes sont estampées sur le haut des panses (planche II, 1 à 5) :

- Écu de France couronné de fleur de lys, accosté de deux palmes, le tout entouré du collier de l'ordre du Saint-Esprit. Le dessin très fin de cette médaille rappelle celui des jetons royaux de type héraldique à la fin du XVI^e siècle.
- Écu de France dans un cercle, surmonté d'un H sous la couronne fleurdelisée. Autour, on lit de droite à gauche une inscription rétrograde et incomplète, **CIAME.1593M[DA?]CE[---**. De même type héraldique, mais sans le H de Henri, une autre marque aux lettres empâtées se lit **IAN1597[---** (non figurée).
- (incomplète à gauche) **I H S** avec une croix sur le H dans un écu arrondi surmonté d'une couronne fleurdelisée. Autour, de gauche à droite, on lit **--- JEH?]GAYET**.
- (fragment) **I H [S]**, avec croix et étoiles, imprimée à l'envers. Les traces d'inscription en bordure sont illisibles.
- **H.H S** (S retourné) accompagné des instruments de la passion, disposés symétriquement ; marteaux et clous au-dessus, lances et corolles à huit pointes (couronnes d'épines ?), cœur et **H P** en dessous. Le H à la place du I est fautif, mais on connaît (à Saint-Raphaël) une estampille similaire où le I est bien inscrit. Cette dernière porte les initiales **I P** (planche I).

Dans tous les cas de figures, les emblèmes font allusion au pouvoir temporel ou ecclésiastique. Les marques de fabrique sont secondaires ou absentes. CIAME est inconnu. IAN (Jean), avec la date 1597, n'est pas le même que

Jehan (?) GAYET et il ne reste que Jehan GARREL signalé à cette époque. Le nom de GAYET apparaît à Fréjus avec Bertran en 1518 et Jaume en 1567. On trouve aussi un Jehan GAIÉ parmi les prieurs de Sainte-Brigitte au XVI^e siècle (avant 1593), mais est-ce le même ? H P et I P apparentés par la même estampille le sont aussi par la famille PENNO avec Jehan et Honorat. Toutefois le nom de PANISO n'est pas impossible. Jehan est peut-être le même qui signe comme Mestre ollier de Frius. Cela fait beaucoup de conjectures.

Les écus royaux et le sigle bernardin n'appellent pas de commentaire particulier, bien que la réunion de l' I H S et de la couronne royale de l'estampille de GAYET soit assez inattendue. Plus originale est la médaille qui associe les deux palmes de l'abbaye de Saint-Honorat de Lérins et les insignes royaux de Henri III (1574-1589). Le collier de l'ordre du Saint-Esprit ne fait son apparition qu'en 1579 ; l'abbé ou le prieur de Lérins aurait-il reçu cette dignité ? Est-ce une marque commémorative de la fondation de l'ordre ? La célèbre abbaye peut y prétendre, mais il faut nuancer cette appréciation. Michel DHÉNIN a récemment bien étudié la question³ ; il nous écrit à propos du collier et des palmes : « ... on trouve des jetons avec le collier du Saint-Esprit dès 1579... Sur de nombreux jetons également, on trouve des palmes accostant l'écu, mais elles ne sont jamais entre l'écu et un collier : quand il y a un collier les palmes entourent l'ensemble écu + collier... » . De leur côté, E. MARI et F. CARRAZÉ ont retrouvé plusieurs autres estampilles (sans collier) où fleurs de lys et palmes ou demi-palmes sont disposées héraldiquement. Les emblèmes de l'abbaye ne sont pas douteux, même si un jeton du règne de Henri III a pu servir de modèle.

En fin de compte, pour l'atelier C – 1984, on constate que le même four a servi pour différents potiers (au moins quatre) qui utilisent des sceaux variés mais ont en commun d'exercer leur art à la fin du XVI^e ou au tout début du XVII^e siècle. Cette production de jarres prend fin vers le milieu du siècle.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

DURBEC J. A., *La petite industrie populaire de Biot, Artisans et paysans de France*, II, Strasbourg, 1947.

MARI E., *Jarres en Provence*, chez l'auteur, 1996 (avec bibliographie), 368 p.

VINDRY G., *Les estampilles des jarres provençales*, Annales du Sud-Est Varois, XVI, 1991, p. 35-39 (bibliographie).

Les renvois à F. CARRAZÉ se trouvent dans ce bulletin, p. 31-44.

³ Département des monnaies, médailles et antiques, Bibliothèque nationale de France. Michel DHÉNIN, *Les colliers et insignes des ordres royaux dans la numismatique française*, Revue de la Bibliothèque nationale de France, 3, 1994, p. 28-35.

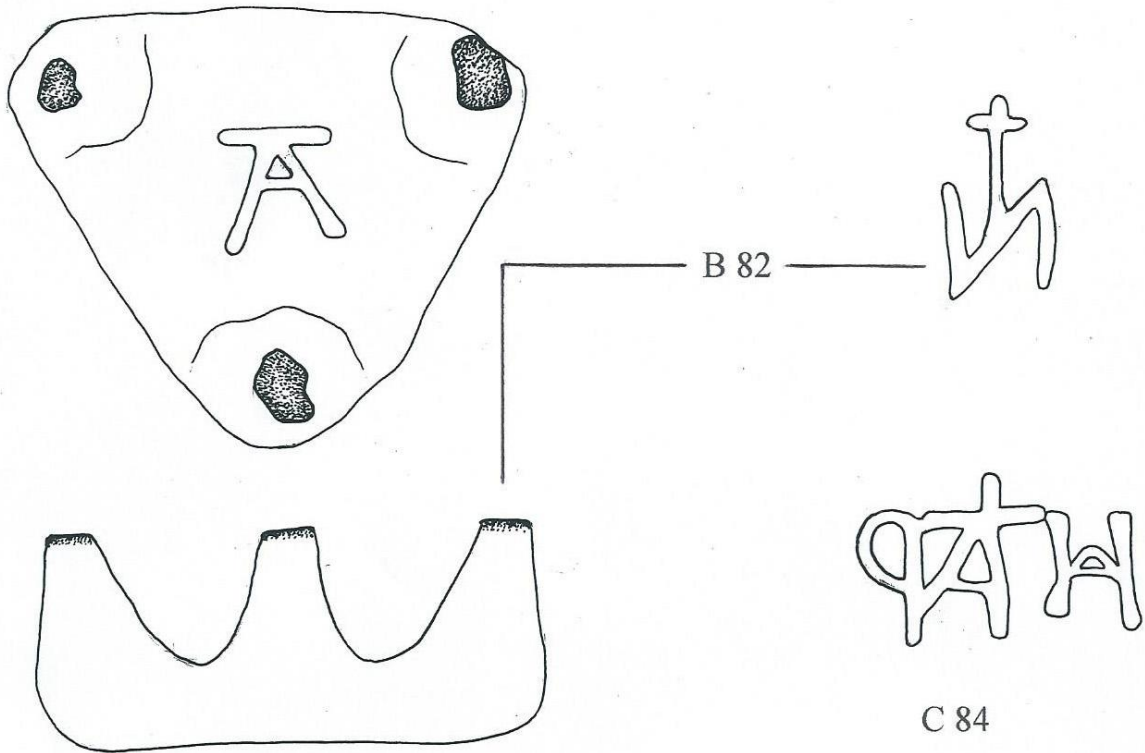


Planche I : Pernettes estampillées en relief des ateliers B 82 et C 84.
(grandeur nature ; dessins D. Brentchaloff et S. Roucole).

Ci-dessous, estampille de fabrique **IP** trouvée à Saint-Raphaël (2x1).





Planche II : Estampilles sur jarres découvertes à Fréjus : n° 1-5, atelier C 84 ;
 n° 6-7, remblai B 82 de l'église Saint-François ; n° 8, remblai du
 jardin de l'hôpital, A 80.
 (grandeur nature ; dessins D. Brentchaloff et S. Roucole)

ANNEXE 1 : LES POTIERS DE FRÉJUS À LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

Les principaux documents utilisés pour établir cette liste sont les cadastres, qui mentionnent à partir de 1566 les fours (*fourt*) et les boutiques (*botigo, boutigo*) de potiers à terre, ainsi distingués des potiers d'étain, et dont l'appellation la plus courante à l'époque est celle de (e)scudelier (*scudelario*, du latin *scutella*, en italien *scudella* = écuelle), plus rarement comme figulier (du latin *figularius* = potier) ou encore ollier (du latin *olla* = pot). Autres sources complémentaires dans le fonds des notaires aux archives départementales du Var ; les registres du conseil communal pour les années 1560-1604 (ACF⁴, BB 3, 5, 7) et celui des maisons abattues pour la "nouvelle fortification" de 1579 à 1584 (ACF, EE 12). Cette liste comporte certainement des lacunes, le métier des possédants biens n'étant pas toujours indiqué et les noms des potiers sans propriété n'étant qu'accessoirement signalés :

Arnaud BOISSON ou BOYSSON (1560, 1567)
 Honorat CARBONEL (1567)
 Anthoni CLEMENT (1567, 1579)
 Guilheume CLEMENT (1567, 1579)
 Isnard DOL (1561)
 Josan ESCOFFIER (1567)
 Antoine FABRE (1566)
 Jaume GAYET (1567)
 Jehan GARREL (heres de Barnabé, 1567)
 Joseph JOURDAN (1566)
 Laurent LAURE (1576)
 Roman MAUNIER (1567)
 Lazare PANISSO (1584)
 Pierre PENNO (1524, 1551)
 Jehan PENNO (1524, 1551, 1566)
 Raymondi PENNO (1532)
 Honorat PENNO (fils de Jehan, 1567, 1568)
 Paulet PENNO (fils de Jehan, 1568)
 Anthoni PENNO (1567, 1569)
 Baptisto PENNO (1567)
 Berthomieu ROMAN (1567, 1579)
 Delphino SEBETO (1567)

⁴ ACF : archives communales de Fréjus

ANNEXE 2 : LOCALISATION DES SCUDELIERIERS DE FRÉJUS EN 1567

La plupart des fours et boutiques de potiers installés à Fréjus à la fin du XVI^e siècle sont relativement bien situés dans le cadastre de 1567 (ACF, CC 4). Ils sont naturellement tous situés “*foro villo*”, c’est-à-dire à l’extérieur du rempart médiéval qui enserme les quartiers urbains – y compris celui du Bourguet – depuis le XIV^e siècle (d’*intro villo* en 1518 ; ACF, CC 1). À partir de 1579, les fours se trouvant à l’intérieur ou sur le tracé de la nouvelle enceinte seront détruits ou rejetés à l’extérieur de la limite urbaine (ACF, EE 12, entre autres), mais cette mesure ne fut que lentement et diversement appliquée : les documents matériels issus de l’abandon des ateliers B 82 et C 84 dans le quartier Saint-François datent du milieu du XVII^e siècle, tandis que de nouveaux ateliers s’installent plus au nord dans le quartier du puits des ferracs à la fin du même siècle. Pour la localisation des rues et des quartiers, le meilleur ouvrage accessible est celui de L. ROBION, *Fréjus, V^e-XX^e siècle : déclin et renaissances*, Nice (CRDP), 1987.

Carriero subeirano de St Frances prenent tout lo quartier del pous de las ferracs :

Traverso de St Frances
Heres de Honorat PENNO, fourt de scudelario
Anthoni PENNO, fourt de scudelario
Baptisto PENNO, fourt

Carriero St Frances
Arnaud BOISSON, boutigo de scudelario

Carriero soubteirano foro villo prenent al portal de St Pons et tout Peirusquier :

Carriero St Pons
Honorat CARBONEL, botigo a scudelario, confr. le jardin des Minimes et Berthomieu Roman
Berthomieu ROMAN, maison de scudelario au pous de reclus, confr. H. Carbonel et le jardin des Minimes (la villo tenet 1579)

Au portal de Raynaudo vers St Roch
Jehan GARREL (Barnabé heres), boutigo
Delphino SEBETO, fourt
Roman MAUNIER, boutigo
Josan ESCOFFIER, boutigo

Au portal de Reclus (= porte Saint-François ou Notre-Dame de Grâce)
Antoni CLEMENT, boutigo (la villo 1579)
Guilheume CLEMENT, boutigo (la villo 1579)

(non localisé)
Jaume GAYET, scudelario

En 1567, d’après les indications sûrement incomplètes du “*terrador*” de Fréjus, on ne compte que quatre fours (dont trois aux PENNO et un à SEBETO), une “maison” (atelier ou fabrique) et sept boutiques de scudeliers. Les fabriques ou fours établis en dehors des limites urbaines ne sont pas pris en compte.